

Camille Perron, néo-conteur franco-ontarien

Georges Bélanger

Numéro 5, 1995

Traditions orales d'Amérique française

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1004529ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1004529ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université d'Ottawa

ISSN

1183-2487 (imprimé)

1710-1158 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bélanger, G. (1995). Camille Perron, néo-conteur franco-ontarien. *Francophonies d'Amérique*, (5), 59–65. <https://doi.org/10.7202/1004529ar>

CAMILLE PERRON, NÉO-CONTEUR FRANCO-ONTARIEN

Georges Bélanger
Université Laurentienne (Sudbury)

Plusieurs recherches et observations sur la tradition orale montrent que le conte oral suscite depuis quelques années un intérêt grandissant au Canada français et en France. Il existe de toute évidence un engouement nouveau, en particulier pour le conte oral, que confirme aisément la présence accrue de nouveaux conteurs, de néo-conteurs. Il ne s'agit pas là, dirions-nous, d'un attrait passager, d'une simple coïncidence ou de la manifestation plus ou moins marginale d'une activité qui connaîtrait un certain regain de vie. Il y a plus. En y regardant de près, on a vite fait de constater que ce phénomène se rattache à l'importance de l'oralité, qui occupe une place de premier plan dans nos sociétés modernes. Mais que signifie au juste ce terme? Quelles réalités enveloppe-t-il aujourd'hui? Parmi les chercheurs qui ont mené des études sur cette question, il en est un, Paul Zumthor, dont les travaux demeurent toujours très remarquables et actuels. Il définit ainsi le sens d'oralité: «Ce que j'embrasse par l'appellation de *tradition orale* (ou, abréviativement, d'*oralité*) ne se limite pas cependant aux faits de langage les mieux formalisés (contes, mythes, devinettes, chansons), mais comporte l'ensemble des discours qu'une société se tient sur elle-même, en vue de se perpétuer¹»; un peu plus tard, au terme d'une recherche plus approfondie, il ajoute les propos suivants sur la place de l'oralité:

Tout se passe comme si, épisode d'un conflit millénaire, nous participions aujourd'hui à un retour en force de l'oralité: provoqué par l'inflation de l'imprimé, depuis la fin du siècle dernier [...]. Depuis une dizaine d'années, l'un des points de convergence des sciences humaines, de mieux en mieux perçu comme tel, n'est autre que cette fonction de la voix².

Après observation, on découvre jusqu'à quel point depuis les trente dernières années, l'oralité et la voix, dans l'opposition oral/écrit, sont devenues des outils privilégiés d'expression, et qu'elles ont fait l'objet d'analyse. C'est dans ce contexte redéfini qu'évoluent tous les interprètes ou poètes de la voix, comme on se plaît souvent à les nommer, y inclus les nouveaux conteurs.

Si le présent article veut d'abord souligner la présence d'une nouvelle génération de conteurs, adeptes inconditionnels de la « poésie orale », d'ici et d'ailleurs, il vise surtout à découvrir la personnalité et le rôle du néo-conteur, dans le but de tracer dans les grandes lignes une sorte de portrait type. Et pour ce faire, il propose d'utiliser l'exemple d'un néo-conteur franco-ontarien, Camille Perron. L'article abordera aussi quelques sujets connexes comme le texte ou le document oral, la performance, la voix, la gestuelle, etc. Il exposera quelques distinctions entre le néo-conteur et le conteur traditionnel.

Une nouvelle génération de conteurs

D'entrée de jeu rappelons que, de nos jours, autant d'hommes que de femmes choisissent le conte oral pour communiquer. Certains sont très connus en France, au Canada français ou partout ailleurs dans le monde francophone, parce qu'ils participent de plus en plus à des rencontres, festivals, colloques ou activités diverses, où l'oralité est à l'honneur. Ils ont donc l'occasion de présenter des spectacles (lire : *performances*). Ou encore, c'est par la voie de la publication, ouvrages de création ou reportages, témoignages, entretiens, etc., que le public réussit à les connaître. Ainsi en est-il, par exemple, de Catherine Zarcate et de Yannick Jaulin qu'Olivier Poubelle présente à tour de rôle dans la revue *Dire*³; de Pierre-Jakez Hélias⁴; ou de Martine Deval⁵. Plus récemment, la 48^e édition (1994) du Festival d'Avignon, carrefour par excellence, présentait à nouveau plus d'une vingtaine de spectacles reliés au conte. Nous avons assisté à celui de Jean Guillon, conteur provençal et de Bertrand N'Zoutani, conteur africain⁶. Marc Laberge, conteur québécois, se présente, pour sa part, comme un conteur professionnel, c'est-à-dire « qui vit de son art ». Très actif, il participe à de nombreuses rencontres et tournées en Europe, où il a remporté notamment le Grand Prix du public au Festival du conte en Isère, en 1991. En outre, il est l'organisateur du premier Festival interculturel du conte de Montréal⁷ et il vient de publier un recueil de contes, *Destins*⁸.

Les travaux du père Germain Lemieux et de Jean-Pierre Pichette font état de la richesse de la tradition orale en Ontario français, et ils dévoilent le rôle significatif qu'ont joué les conteurs populaires. La plupart de ces informateurs sont aujourd'hui à peu près tous disparus. Mais, ici comme ailleurs, des néo-conteurs ont en quelque sorte pris la relève. Nous en connaissons deux qui le font professionnellement depuis quelques années. Justin Lewis est originaire de Sudbury dans le nord-est de l'Ontario et, parfaitement bilingue, s'adonne à l'art de conter, en français mais davantage en anglais, dans la région de Toronto. Il s'adresse surtout à une clientèle scolaire et son répertoire est composé de documents oraux empruntés au Québec et à l'Ontario français, en particulier tirés de la collection *Les vieux m'ont conté* du père Germain Lemieux. Le second est Camille Perron, néo-conteur franco-ontarien. Mais qui est-il vraiment? Pourquoi a-t-il choisi ce métier et

comment le conçoit-il ? En quels milieux agit-il, quelles sont ses principales activités ? Quel est son répertoire ? Autant de questions auxquelles nous tenterons d'apporter quelques réponses, non seulement pour mieux connaître ce nouveau conteur de l'Ontario français mais, en même temps, comme nous l'indiquions plus haut, pour établir une sorte de profil de cette nouvelle génération.

Camille Perron : néo-conteur franco-ontarien⁹

Il est né à Astorville, près de North Bay dans la région du Nipissingue, le 2 octobre 1929. Après avoir terminé ses études primaires à l'école Saint-Thomas d'Aquin, il entreprend ses études secondaires et universitaires au Collège Sacré-Cœur de Sudbury jusqu'en 1951. Destiné à une carrière dans l'enseignement, il s'inscrit au Collège d'éducation de l'Université de Toronto. Il obtiendra, de plus, en 1965, un diplôme de spécialisation en langue et littérature françaises. En 1955, il épouse Angéla Sterling, Franco-Ontarienne du Sud-Ouest, et amorce sa carrière d'enseignant successivement à Wawa, Belle-Rivière et North Bay, où il choisit de prendre une retraite anticipée en 1986, pour se consacrer à plein temps au conte. Il est alors âgé de 57 ans. Camille Perron représente le Franco-Ontarien de « souche », de la deuxième génération ; son père est né à Astorville, après que ses grands-parents, Québécois d'origine, eurent choisi de s'installer dans cette partie du Nouvel-Ontario. Sans être le seul, l'Ontario français, qu'il sillonnera au cours de ses innombrables tournées, deviendra son lieu de prédilection pour conter. Possédant une solide formation scolaire, par opposition au conteur traditionnel qui était souvent analphabète, Camille Perron manifeste toujours beaucoup d'intérêt pour tout ce qui reflète et appartient à l'Ontario français, en termes de spécificités et de particularités, dans la tradition orale, surtout dans le conte. Il appartient aussi à une famille de conteurs qui ont marqué son enfance. La mémoire des noms est fidèle : ses grands-parents, les deux Théophile Gauthier, Jos et Éva Groulx, Médéric Audet, la tante Corrina, etc.

Mais d'où lui vient donc ce goût pour le conte, comment a-t-il choisi ce moyen de communiquer ? C'est par accident, avoue-t-il, que l'idée de conter lui est venue, alors qu'il enseigne la littérature à l'école secondaire. Dans le but de motiver ses élèves, premier auditoire auquel il s'adresse, il leur récite des contes. L'expérience est concluante, il la poursuivra. Dès 1982, il offre des ateliers sur le conte folklorique dans différents milieux scolaires. Trois ans plus tard, on lui demande d'enregistrer quatre contes de Noël qui seront diffusés sur CBON, la radio française de Radio-Canada à Sudbury. Fait à noter, il est l'auteur¹⁰ de ces textes. En 1986, grâce à l'initiative de Michel Morin, réalisateur à la même station, Camille Perron enregistre la première série *Histoire de conter*¹¹, qui sera suivie, en 1987, d'une deuxième série, non publiée à ce jour. À plusieurs reprises, la radio de Radio-Canada diffusera des enregistrements de ce conteur, tant au réseau régional, dans le nord-est de l'Ontario, que national. Il collabore aussi à la création d'émissions à la

Chaîne française de TVOntario, l'Office de la télécommunication éducative de l'Ontario, et auprès de réseaux télécommunautaires. Ajoutons ses innombrables participations à des activités diverses reliées à la tradition orale et au conte : le Festival franco-ontarien d'Ottawa, le Festival d'été de Québec, la tournée « Le conte populaire en Ontario français » organisée par le Centre franco-ontarien de folklore de Sudbury, le Festival folklorique de Bécancour, etc. En 1990, il est l'un des invités d'honneur au *Northern Storytellers Festival*, tenu à Whitehorse au Yukon ; et il participe à une tournée provinciale sous l'égide du Regroupement des organismes francophones d'alphabétisation de l'Ontario.

Dès 1985, des représentants de différents conseils scolaires de l'Ontario l'invitent à entreprendre des tournées dans les écoles élémentaires et secondaires, de Cochrane à Windsor, et de Sault-Sainte-Marie à Ottawa ; il effectuera le même genre de tournée, en 1988, dans une quinzaine d'écoles du Manitoba. Camille Perron présente en moyenne plus de deux cents spectacles ou prestations¹² par année.

Depuis 1986, année où il choisit son métier de conteur, il mène sa nouvelle carrière à un rythme endiablé. Quand on lui demande pourquoi il récite des contes, la réponse est sans équivoque :

J'aime ça comme un fou. J'aime ça comme un fou. Je n'arrête pas. J'ai rencontré tous les groupes d'âge à partir des plus petits de 3 ou 4 ans jusqu'aux personnes âgées, et à tous les niveaux d'éducation : élémentaire, secondaire et universitaire. J'ai fait aussi la tournée des centres culturels. Je suis toujours étonné et émerveillé de l'intérêt que les gens manifestent pour les contes, quels que soient leur âge et leur éducation¹³.

À l'amour du conte s'ajoutent aussi, poursuit-il, la magie, la fascination et le pouvoir que ce genre a toujours exercés sur lui depuis son enfance, dès qu'il entend des membres de sa famille, de sa parenté ou de son entourage lui réciter des contes. Camille Perron, alias « Pépère Cam », adore conter, et le public le lui rend bien. Il faut dire qu'il réussit magistralement à offrir des prestations de grande qualité. Pour l'avoir vu et observé très souvent en spectacle¹⁴ au cours des dernières années, il est facile de témoigner de l'immense succès qu'il obtient auprès de tous ses auditoires. Le spectacle devient synonyme alors de *performance* en prenant ce terme dans son acception anglaise :

*La performance, c'est l'action complexe par laquelle un message poétique est simultanément transmis et perçu, ici et maintenant [...]. Dans la performance se recourent les deux axes de la communication sociale : celui qui joint le locuteur à l'auteur ; et celui sur quoi s'unissent situation et tradition. À ce niveau joue pleinement la fonction du langage que Malinowski nomma *phatique* : jeu d'approche et d'appel, de provocation de l'Autre, de demande, en soi indifférent à la production d'un sens¹⁵.*

Les liens nécessaires et indissociables que Camille Perron crée, bien involontairement sans doute, entre la performance et la voix, le corps et le geste,

composent cet univers propice au conte, et font la preuve d'une belle maîtrise de l'oralité. En ce sens, rappelons qu'il s'intéresse aussi (faut-il s'en étonner ?) au théâtre, autre lieu formel d'expression de l'oralité ; en effet, en plus d'être l'auteur de deux textes pour le théâtre, *Le Mystère de Beaucage* et *Mishomis*¹⁶, il a déjà interprété le rôle principal de sa première pièce. Mais revenons au conte oral que Camille Perron définit comme « un film verbal » qui permet encore la création collective spontanée. Il explique ainsi sa perception :

La société contemporaine a volé ma chanson, mon film, tout ce que je créais dans mon imaginaire. On ne peut plus écouter une chanson sans qu'il y ait la vidéo qui nous dit quoi penser et quoi voir pendant qu'on l'écoute [...]. Il n'y a plus de rêve, plus de place pour le rêve, c'est toujours le rêve de quelqu'un d'autre. Il n'y a rien à imaginer, il n'y a plus d'imagination. Le conte n'a pas encore été fait en film ou en vidéo, il permet la création spontanée¹⁷.

Permettre à l'auditoire, en particulier au jeune public, de créer, à l'écoute du conte et à l'aide de la parole et des mots, son propre film, voilà selon lui la principale fonction du conte en nos temps modernes ; stimuler et provoquer par le fait même l'imagination, privilégier l'imaginaire, trop souvent occultés ou disparus. Lorsqu'il « interprète » et « crée », par exemple, la bête-à-sept-têtes, il affirme qu'il se demande toujours comment chaque personne se la représente en image, quel est son film. Si l'on fait exception du style oral, après l'importance de l'imagination et de la langue, la transmission de la culture, au sens large, constituerait, selon lui, les trois composantes essentielles du conte oral.

En quoi consiste son répertoire ? Il se divise en trois parties : la première se compose de contes traditionnels que Camille Perron a puisés dans la collection *Les vieux m'ont conté* du père Germain Lemieux, ce qui constitue sa source majeure d'information, à plus de 80 p. 100, affirme-t-il. Il s'agit de textes qu'il lit la première fois et qu'il adopte (il insiste sur la version syllabique) au début des années quatre-vingt, lorsqu'il décide d'utiliser le conte oral pour travailler avec ses élèves, et lorsqu'on lui demande d'en enregistrer quelques-uns¹⁸. La deuxième partie, environ 10 p. 100 du répertoire, provient des contes traditionnels qu'il a entendus dans son enfance. Et enfin la dernière partie représente ses textes de création : environ une quinzaine. Au total, il est plausible d'avancer que Camille Perron possède un répertoire d'une cinquantaine de contes. Et, comme tout bon conteur, il se permet de les adapter librement.

Il demeure donc, avant tout, le porte-parole du conte traditionnel. Ce que corrobore d'ailleurs d'autres gestes et habitudes de ce conteur. Ainsi, par exemple, sa tenue vestimentaire revêt-elle un caractère rituel lié à la tradition populaire : la chemise de paysan signifie qu'il est le dépositaire du conte ; la ceinture fléchée, que le conte est une fête ; le mocassin, que c'est la chaussure de l'aventurier, et que le conte est une aventure ; un pendentif, cadeau d'une Amérindienne, symbolise l'oiseau-tonnerre ; un petit sac de médecine,

cadeau d'un Amérindien est symbole d'amitié; une casquette; et surtout le bâton de conteur ou *talking stick*, qui indique clairement que la personne qui le tient possède l'autorité et le droit de parole¹⁹.

Conclusion

On pourrait croire que ce portrait de Camille Perron correspond à l'image du conteur traditionnel dont on déplore la disparition. Il n'en est pourtant rien. Comme tant d'autres, il appartient à une nouvelle génération de conteurs, les néo-conteurs, et ce, pour plusieurs raisons. Résumons-les. La plupart des néo-conteurs accusent une bonne formation scolaire, lisent les contes, se documentent et composent souvent de cette façon une partie de leur répertoire. Ce qui ne les empêche pas d'y inclure, à l'instar de Camille Perron, un choix de contes traditionnels. Un grand nombre d'entre eux agissent en tant que conteurs professionnels, c'est-à-dire gagnent leur vie en présentant des spectacles, et font appel à des agences ou à des représentants qui veillent sur leur carrière respective. Fait à souligner aussi, ce sont des créateurs: ils composent et publient leurs textes. Véritables spécialistes de l'oralité et de la scène, ils en maîtrisent habilement les techniques. Et chacun, enfin, semble conscient de représenter une certaine identité régionale ou nationale: conteur franco-ontarien, québécois, français, poitevin, bigouden, provençal, africain, et combien d'autres encore? Pour distinguer le conteur traditionnel et le néo-conteur, Catherine Zacarte répond: «Je crois qu'il y a deux sortes de conteurs, ceux aux racines terrestres, de terroirs, et ceux dont la racine n'est pas une terre, mais une idée, et dont le répertoire puise aux sources du monde entier, représentant le territoire de cette idée²⁰.»

Au delà de toutes les considérations énoncées jusqu'à maintenant pour découvrir la signification du conte de nos jours, n'existerait-il pas ultimement et individuellement une raison plus profonde de l'utiliser comme moyen de communication chez toute une génération de nouveaux conteurs? Qu'est-ce qui les pousse vraiment sur scène? Pour répondre à cette question, nous nous rallions à l'opinion suivante de Paul Zumthor:

Le conte, pour celui qui le dit (comme la chanson pour celui qui la chante), constitue la réalisation symbolique d'un désir; l'identité virtuelle qui, dans l'expérience de la parole, s'établit un instant entre le récitant, le héros et l'auditeur engendre selon la logique du rêve une fantasmagorie libératrice. D'où le plaisir de conter, plaisir de domination, associé au sentiment de piéger celui qui écoute, capté de façon narcissique dans l'espace d'une parole apparemment objectivée²¹.

NOTES

1. Paul Zumthor, « Entre l'oral et l'écrit », *Les Cahiers de Fontenay*, n° 23, juin 1981, p. 9.
2. Paul Zumthor, *Introduction à la poésie orale*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Poétique », 1983, p. 284-285, [26 p.]. Cet ouvrage demeure à notre avis essentiel pour qui s'adonne à l'étude de l'oralité. Le présent article s'en inspire largement.
3. Olivier Poubelle, « Catherine Zarcate: portrait d'une conteuse (entretien) », *Dire*, n° 1, printemps 1987, p. 7-11; et « Yannick Jaulin: conteur poitevin (portrait) », *Ibid.*, n° 3, automne 1987, p. 7-11.
4. Georges Jean, « Pierre-Jakez Hélias et l'art de conter », *Le Français aujourd'hui*, n° 43, septembre 1978, p. 29-34; et Andrée Stephan, « Pierre-Jakez Hélias, un héros bigouden », *Québec français*, octobre 1986, p. 14-17.
5. Georges Bélanger, « Entretien avec Martine Deval, conteuse », Dijon, France, 17 mai 1990, durée de l'interview: environ 4 heures.
6. Festival d'Avignon, *Cahier du festival Off [sic] d'Avignon*, 48^e édition, 8 juillet au 2 août 1994, 78 p.; Jean Guillon, « Contes de l'Inde », à La Sarraillerie, le 12 juillet 1994; Bertrand N'Zoutani, « Musique et contes », au Temple Saint-Martial, le 17 juillet 1994.
7. Tenu pour la première fois à Montréal, du 5 au 14 novembre 1993, sous la présidence d'honneur de Michel Cailloux; le deuxième Festival a eu lieu en novembre 1994, cette fois sous la présidence d'honneur du père Germain Lemieux, fondateur du Centre franco-ontarien de folklore de Sudbury.
8. Marc Laberge, *Destins*, Montréal, Québec/Amérique Jeunesse, coll. « Clip », n° 16, 1994, 106 p.
9. Les renseignements concernant Camille Perron proviennent en majeure partie d'un entretien qu'il nous accordait en mai 1991: Georges Bélanger, « Entretien avec Camille Perron, conteur », Ottawa, le 6 mai 1991, École secondaire Samuel-Genest; durée de l'interview: environ 1 heure 30. Nous tenons à remercier Nicole Richardson qui a procédé à la transcription de cet enregistrement, 25 p.
10. Comme la plupart des néo-conteurs, Camille Perron a écrit des textes. Citons, entre autres, les contes de Noël suivants: « Le Retour », 1977, 5 p.; « Le Violoneux », 1979, 7 p.; « La Légende des aurores boréales », s.d., 4 p.; « Un conte de Noël », 1978, 7 p.; d'autres textes divers: « Le Mouton d'Yvan », 1981, 11 p.; « Cette année, l'hiver a été bien dur sur les érables », 1981, 7 p.; « Ti-Jean et ses trois petits cochons », 1978, 15 p.; « Le Mystère de Beauceage », 1980, 10 p., qui deviendra le sujet d'une pièce de théâtre du même nom en 1983 (voir à ce sujet la publication de Théâtre Action, *Les Pages blanches: synopsis de la banque de textes de Théâtre Action*, sous la direction de Michel-Louis Beauchamp, Varner, 1993, p. 41-42, [152 p.]). À notre connaissance, ces contes n'ont pas été publiés, à l'exception de la pièce de théâtre: Camille Perron, *Le Mystère de Beauceage*, North Bay, La Société historique du Nipissing, 1985, [29] p.
11. Jean-Pierre Pichette, *Histoire de conter*, série I, Contes populaires de tradition orale recueillis par le père Germain Lemieux et racontés par Camille Perron, [réalisation de Michel Morin], Montréal, Les Entreprises Radio-Canada, SWC-002, 1987, [7 p.]. Livret de présentation d'un coffret de 2 cassettes contenant 8 récits populaires franco-ontariens d'une durée de 2 heures 40 minutes.
12. Précisons qu'il s'agit de spectacles d'inégale longueur.
13. « Entretien avec Camille Perron, conteur », *op. cit.*, p. 5.
14. Citons, entre autres, deux spectacles présentés à l'École secondaire Garneau d'Orléans (près d'Ottawa), le 9 mai 1991, devant un auditoire composé d'une vingtaine de personnes, élèves et adultes, et que nous avons enregistrés: Georges Bélanger, « Séance de contage de Camille Perron » (« Le Bâtiment merveilleux » et « Le Petit Avocat »), durée: 1 heure; et « 2^e séance de contage de Camille Perron » (« La Boule de fer » et « La Tasse de fraises »), durée: 1 heure; Orléans, École secondaire Garneau, 9 mai 1991. À cette occasion, les deux spectacles ont également été enregistrés sur cassette vidéo.
15. Paul Zumthor, *op. cit.*, 1983, p. 32.
16. *Le Mystère de Beauceage*, *op. cit.*, et *Mishomis*, écrite et produite à North Bay, en 1988.
17. « Entretien avec Camille Perron, conteur », *op. cit.*, p. 24-25.
18. *Op. cit.*, la première série contient les 8 contes suivants: « Le Jeu de poker »; « La Belle Jarretière verte »; « Raquelore »; « Cric et Croc, fins voleurs »; « Placide-Eustache »; « La Belle aux mains coupées »; « Ti-Jean le paresseux »; « Le Bâtiment merveilleux ».
19. « Entretien avec Camille Perron, conteur », *op. cit.*, p. 8-9.
20. « Catherine Zarcate: portrait d'une conteuse (entretien) », *op. cit.*, p. 8.
21. Anne Wilson, *Traditional Romance and Tale: How Stories Mean*, Ipswich (G.B.), D.S. Brewer, 1976, cité par Paul Zumthor, 1983, *op. cit.*, p. 53.